

1

Tess n'ouvrit la lettre que bien plus tard, lorsqu'elle fut assise sur la plage.

Dans la précipitation qui avait précédé son départ au travail, ce matin-là, elle s'était à peine arrêtée sur l'enveloppe, s'étant contentée de la ramasser sur le paillason avant d'embrasser sa fille Ginny et de lui souhaiter une bonne journée.

Elle sortit enfin la lettre de son sac, y lut son nom... « *Mlle Teresa Angel* », et son adresse inscrite en gros caractères gras. Affranchie et oblitérée à Londres.

Ginny était partie au lycée – toute en longues jambes, jean et tee-shirt rouge, yeux et cheveux noirs – tandis que Tess s'était rendue à la compagnie des eaux, où elle travaillait au service « Informations client ».

Un euphémisme pour « Réclamations », car, franchement, qui avait besoin de ce genre d'informations ? (« Vous tournez le robinet, ça coule ; mais autant boire de l'eau en bouteille, si vous voulez mon avis. »)

C'était sa pause déjeuner, et, comme elle le faisait souvent, elle était venue manger son sandwich sur Pride Bay, au bord de la mer, à cinq minutes en voiture. La brise accompagnait ce jour de début de printemps ; elle s'était donc elle aussi mise en sandwich entre une rangée de cabines de plage aux tons pastel et le haut mur de minuscules cailloux orange de Chesil Beach, dans l'ouest du Dorset. Cela permettait à Tess de profiter des remous de la mer tout en étant protégée. Elle ne retournerait

pas travailler avant quatorze heures trente. Elle étira ses jambes. Les horaires variables, quelle merveilleuse invention !...

Tess glissa le doigt sous le rabat de l'enveloppe et la déchira avant d'en sortir une épaisse feuille de papier blanc crème qui lui donnait presque envie de la manger.

« Chère Mlle Angel, lut-elle. Nous vous écrivons afin de vous informer... » Ses yeux parcoururent le texte en diagonale. « ... suite à la perte tragique d'Edward Westerman. » Edward Westerman ? Tess fronça les sourcils, interdite. Connaissait-elle un Edward Westerman ? Elle était sûre que non. Connaissait-elle même quelqu'un qui venait de mourir ? Non plus. Aurait-on contacté la mauvaise Teresa Angel ?... C'était peu probable. Elle poursuivit sa lecture. « Concernant le legs... » Le legs ? « À la condition que... » Le cerveau de Tess bouillonnait... La Sicile ?...

Tess termina la lettre avant de la lire une nouvelle fois. Des papillons s'étaient mis à voler dans son ventre, puis une vague de pure adrénaline l'avait envahie... Elle n'arrivait pas à y croire. Elle posa les yeux sur la mer. La brise y formait désormais des lames gris olive.

Elle devait forcément être en train de rêver. Elle reprit la lettre et la lut une nouvelle fois tout en terminant son sandwich.

Eh bien... Qu'est-ce que sa mère allait en penser ?... Tess secoua la tête. Cela ne servait à rien d'y réfléchir. C'était une erreur. Ça devait forcément être une erreur.

Le ciel se couvrait, et Tess frissonnait malgré le châle de laine dont elle s'était enveloppée par-dessus sa veste de travail en sortant de la voiture, au port. Elle jeta un œil à sa montre : elle devait y aller. Mais si c'était vrai... Si ce n'était pas une mauvaise blague, alors... *La Sicile...*

Tess enfonça la lettre dans son sac et tenta de rassembler tous les éléments dans sa tête. Flavia, sa mère minuscule mais au tempérament explosif, était sicilienne – bien

qu'elle ait quitté son foyer peu après ses vingt ans. Tess aurait aimé savoir pourquoi. Elle avait souvent essayé de lui tirer les vers du nez, mais Muma avait toujours refusé de parler de sa vie en Sicile. Avec un sourire, Tess se leva et ramassa son sac. Elle l'adorait, mais Muma était têtue, et la Sicile, un sujet tabou.

Tess s'efforça de se rappeler les quelques détails qu'elle avait réussi à obtenir au fil des ans. La famille de sa mère avait vécu dans une petite maison de pierres, lui avait-elle appris un jour, sur les terres d'un endroit qu'on appelait « Grand Villa ». Le propriétaire était un Anglais, si sa mémoire était bonne. Pouvait-il être l'Edward Westerman dont on lui parlait dans sa lettre ? Elle calcula alors et en conclut que, s'il s'agissait bien de lui, cet Edward Westerman était mort à un âge avancé.

Mais pourquoi aurait-il ?... Elle s'arrêta pour vider ses chaussures des minuscules cailloux qui s'y étaient glissés. Ce n'était pas facile d'affronter Chesil Beach en talons, même si Tess y était habituée. Elle partit en direction du port, passant devant les kiosques aux couleurs criardes qui proposaient des *fish and chips*, des barbes à papa et des glaces, puis devant les bateaux de pêche sur lesquels on avait pendu les filets pour les faire sécher.

L'odeur des poissons évidés y était entêtante. Malgré son nom, Pride Bay¹ n'avait pas de quoi s'enorgueillir. Mais ce lieu faisait partie de son enfance, et Tess s'y sentait chez elle. Par-dessus tout, c'était au bord de la mer. Et elle avait ça dans le sang, elle y était accro.

Elle se repassa mentalement le contenu de la lettre jusqu'à la voiture et, dès qu'elle fut assise sur le siège conducteur de sa Fiat 500, elle la récupéra, l'ouvrit en la lissant et s'empara de son portable. Il n'y avait qu'un moyen de vérifier.

1. Littéralement : « la baie de la fierté ». (NDT)

— Bonjour, Teresa Angel à l'appareil, dit-elle à la femme qui répondit. Vous m'avez écrit.

Tess repartit au travail en mode automatique, ressasant la conversation qu'elle venait tout juste d'avoir. C'était le genre de choses qui pouvait changer une vie. Mais... Elle tenta de se raisonner.

Elle avait trente-neuf ans et avait-elle envie de changement ? Cette idée pouvait s'avérer terrifiante. La vie de sa fille se modifiait à une vitesse incroyable, et Tess avait déjà du mal à s'y faire. Après tout, que deviendrait-elle si Ginny partait dans une université à des centaines de kilomètres de là, puis émigrerait à Katmandou ?

Mais d'un autre côté... Qu'arriverait-il si sa vie n'évoluait pas ? Si Robin, son amant, ne quittait jamais Helen, sa femme froide et fragile, malgré ses éternelles promesses ? Si elle devait passer le restant de son existence à gérer les plaintes d'une compagnie des eaux ? C'était inconcevable.

Tess passa devant Jackaroo Square, orné de pots de géraniums rouges et blancs, puis devant le Centre Art déco. Le centre-ville était un peu tristounet, mais il s'animait un samedi sur deux avec le marché fermier et les représentations de danse Morris. Il fut un temps où la ville vivait du métier de cordage, mais aujourd'hui, la plupart des usines avaient été transformées en appartements, en bureaux ou en magasins d'antiquités.

La Sicile... Elle secoua la tête, incrédule, tout en tournant à droite et en se garant derrière l'immeuble de la compagnie des eaux. Puis elle marcha jusqu'à l'entrée principale, de l'autre côté du bâtiment.

Elle devrait appeler sa mère en premier. Hmm... Tess sortit son portable et sélectionna ROBIN. Mieux valait l'apprendre en face à sa mère. Mais il fallait absolument qu'elle le dise à quelqu'un tout de suite.

— Salut, toi...

Tess aimait la façon sensuelle dont il lui parlait. C'était comme s'il s'apprêtait à lui retirer ses vêtements un à un. Elle frissonna.

— Tu ne devineras jamais ce qui m'arrive.

— Quoi ? rit-il.

— J'ai reçu une lettre ce matin. D'un notaire londonien.

— Ah oui ? Bonne ou mauvaise nouvelle ?

Tess sourit. Elle devait retrouver Robin après le travail, car, le jeudi, Ginny rentrait tard du lycée. Deux fois par semaine, c'était leur moyenne ; trois, c'était bien ; quatre,

sans précédent. Tout le temps qu'ils passaient ensemble filait à une vitesse folle.

Parfois, Tess se disait que, si elle n'avait pas d'horaires variables, ils ne se verraient jamais, ne partageraient jamais leurs déjeuners tardifs du lundi (où ils faisaient l'amour) ou leurs fins de journée le jeudi (qu'ils consacraient à la même activité). Comment pourraient-ils gérer leur relation ? Mais il était hors de question de s'attarder là-dessus maintenant.

— Bonne, je crois, répondit-elle.

— J'adore les bonnes nouvelles ! lança-t-il, un sourire dans la voix. Dis-moi tout !

Elle l'imaginait en train de gribouiller sur son agenda, à la page du jour... Peut-être une tête de poisson qui laisse échapper des bulles. Il s'était mis à agir ainsi à partir du moment où elle s'était inscrite à son premier cours de plongée. D'après elle, cela voulait dire qu'il était un peu jaloux. Ce qui ne lui déplaisait pas.

— On m'a légué une maison, annonça-t-elle.

Elle pouvait enfin le dire à voix haute. Elle alla s'asseoir sur le muret, à côté des hortensias. Elle aimait la façon dont la brise la pinçait, comme si elle cherchait à la réveiller : « Hé ! C'est le printemps. C'est l'heure du changement... »

— Quoi ?

— On m'a légué une maison, répéta-t-elle. En Sicile.

Oui, c'était vrai, elle ne rêvait pas.

— En Sicile ? s'étonna-t-il.

Elle ne pouvait pas lui en vouloir d'être surpris. Elle-même ne parvenait toujours pas à se faire à l'idée. Pourquoi Edward Westerman lui aurait-il légué sa maison ? Elle ne le connaissait même pas.

Et que ferait-elle d'une villa en Sicile ? On ne pouvait pas dire que ça collait parfaitement avec son quotidien. Sa vie était dans le Dorset, après tout. Avec Ginny. Avec

sa mère et son père, qui ne vivaient qu'à quelques rues de sa maison victorienne, à Pridehaven. Et avec Robin – du moins, quand c'était possible.

— Oui, dit-elle. Une villa en Sicile.

« Grand Villa »... Était-elle si énorme que ça ?

— Tu plaisantes, Tess ?

— Je te jure que non, répondit-elle en se convainquant elle-même. Je sais que c'est bizarre, mais quelqu'un me l'a léguée dans son testament.

— Mais qui ?... demanda-t-il. Un vieil admirateur ?

Robin avait dix ans de plus qu'elle. Était-il lui aussi un vieil admirateur ? C'est ce que penserait Ginny. Si elle était au courant.

— Un homme que je n'ai jamais rencontré de ma vie. Edward Westerman.

Son nom avait une consonance plutôt romantique. Elle expliqua à Robin le peu de choses qu'elle avait apprises jusqu'ici.

— La vache, chérie ! lança-t-il.

— Et ce n'est pas tout.

Tess changea de position sur le muret. Et songea, maussade, au travail qui l'attendait à l'intérieur.

— Il y a une condition, annonça-t-elle.

Le notaire lui avait signalé que c'était une clause du legs. Évidemment, la vie regorgeait de ce genre de « surprises ». Faites un enfant à un homme en qui vous avez toute confiance, et il vous quittera pour fuir en Australie. Rencontrez quelqu'un de séduisant, sexy et drôle, tombez amoureuse de lui, et il sera marié... à quelqu'un d'autre.

— Laquelle ?

Robin semblait être dans le même état de choc que Tess.

— Je dois aller là-bas.

— En Sicile ?

— Oui. Je dois visiter la propriété. Avant de pouvoir...

Elle hésita. « En disposer », avait formulé le notaire.

— La vendre, dit-elle.

Combien pourrait-elle rapporter, de toute façon ? De quoi lui rembourser son emprunt immobilier ? De quoi lui payer quelques vacances ? *De quoi changer sa vie ?...*

La Sicile... Elle semblait presque l'appeler. Être attirée par un lieu chaud et ensoleillé n'avait rien de surprenant en soi, mais Tess avait été élevée par Muma, dont le regard s'assombrissait de douleur ou de colère, ou des deux, si vous lui parliez de son pays natal, de son enfance, de ses parents, de sa vie là-bas.

Vous n'aviez pas d'autre choix que de vous résigner : la Sicile était un territoire interdit. Mais Tess était en train de réaliser qu'en vérité..., elle ne s'était jamais vraiment résignée. Et déjà, une pensée, un espoir, une idée batifolait dans son esprit. Elle sentait de nouveau cette nervosité grandissante, ces papillons qui voletaient dans son ventre, ce frisson.

— Eh bien ! lança Robin.

Tess observa une abeille qui fonçait vers les primevères jaunes regroupées devant les hortensias. Elle y plongea la tête la première.

— Je sais.

Oui, c'était ahurissant. Mais il y avait également cette mystérieuse clause qui l'intriguait. Elle devait aller voir la villa avant qu'elle ne lui appartienne officiellement. Pourquoi ?...

— Tu vas partir en Sicile, alors ?

— Mmm.

Rien ne l'en empêchait, à part ce que pourrait lui dire Muma, évidemment. Il lui restait des congés à prendre, et Ginny... Ginny serait sûrement ravie d'avoir la maison pour elle toute seule une semaine entière !

L'espace d'un instant, elle s'imagina la musique à plein volume, les amis envahissant la maison, et Ginny sortant dès qu'elle le désirait et pour aussi longtemps qu'elle le

désirait, alors qu'elle était censée réviser. Tess demanderait à son amie et voisine Lisa de garder un œil sur elle. Avec Lisa et ses parents tout près, on avait peu de chances d'assister à un drame...

— Bientôt ?

Robin avait changé de ton, comme s'il la prenait maintenant davantage au sérieux. Elle se demandait ce qu'il pensait de tout cela.

— J'imagine, oui.

Quelques fumeurs venaient de sortir du bâtiment. Ils allumèrent leurs cigarettes.

Tess jeta un coup d'œil à sa montre. Elle n'avait aucune envie de retourner à son bureau et à toutes ses plaintes. Et ce sérieux soudain, dans la voix de Robin, la titillait.

— Tu penses que tu... ?

Elle laissa sa question en suspens. Si votre amant est marié, il ne peut pas partir avec vous, pas sans avoir prévu tout un tas de mensonges et de subterfuges. Elle le savait.

Si votre amant est marié, vous ne pouvez pas partager votre vie avec lui. Il partage déjà la sienne... avec quelqu'un d'autre. Il n'est jamais tout à vous, même dans ces brefs instants charnels où vous vous l'imaginez. Et si vous ne l'avez toujours pas compris, c'est que vous vous voilez la face. *N'est-ce pas ?*

— Peut-être, oui, répondit Robin. Je pourrais peut-être t'accompagner.

Le cœur de Tess manqua un bond.

— Ça serait parfait ! lança-t-elle.

Elle n'était pas parvenue à dissimuler l'excitation dans son ton, et l'un des fumeurs lui jeta un regard curieux. Elle leur tourna le dos pour faire face aux hortensias.

— Tout simplement parfait. Une villa en Sicile, Robin. Imagine un peu. La découvrir avec toi représenterait tellement pour moi...

Attention, Tess, tu t'emballes. Une maîtresse doit rester calme en toutes circonstances. C'était le marché. Mais tout de même...

— Ce serait fabuleux, chérie.

Robin parlait de nouveau de sa voix profonde.

— Je ne pourrais rien souhaiter de mieux, ajouta-t-il.

Tess attendit un « mais ». Il ne vint pas.

— Tu pourrais, alors ?

Elle retint son souffle.

Elle n'avait pas prévu de tomber amoureuse de lui. Ils s'étaient rencontrés dans ce bistrot, sur la place, où le café était fort, et les pâtisseries, à se damner. Elle l'avait remarqué parce qu'il était attirant – bien qu'habillé de façon un peu trop classique à son goût – et parce qu'il s'était adressé à la serveuse d'une voix profonde et sensuelle. Mais elle n'était pas en quête d'une relation.

C'était une femme indépendante avec une fille à charge, et Ginny était sa priorité numéro un ; elle l'avait toujours été. Après tout, Ginny avait grandi sans père. Tess avait vu certains de ses amis tenter d'imbriquer un homme à leur équation « mère célibataire avec enfant », et elle avait compris qu'il était impossible de jongler avec les exigences de chacun.

Quand Ginny partirait..., peut-être. Mais en attendant, Tess s'autorisait des rendez-vous et des amitiés avec des hommes. Mais une relation sérieuse ?... Non, merci.

Deux fois par semaine, elle allait donc déjeuner dans ce petit bistrot, sur la place, tout comme lui, visiblement. Elle avait toujours un livre, lui, un journal. Elle l'avait surpris à deux reprises en train de la regarder alors qu'il était censé lire, et, une fois, il lui avait souri.

Un jour où il n'y avait plus de table libre, il était apparu à la sienne avec un cappuccino, un panini et un sourire gêné.

— Je peux m'asseoir ? Je ne vous dérangerai pas.

Ce qui n'avait évidemment pas été le cas. Très vite, ils s'étaient retrouvés en train d'échanger des anecdotes professionnelles (il travaillait dans une société de financement, à deux bâtiments de là) et de discuter des actualités. Il n'avait pas mentionné sa femme – pas encore.

Mais il avait proposé qu'ils déjeunent ensemble le vendredi suivant, dans le pub qui se trouvait un peu plus bas dans la rue. *Pourquoi pas ?* avait songé Tess. Elle avait apprécié sa compagnie. Et il ne s'agissait que d'un déjeuner.

Il lui avait ensuite proposé d'aller boire un verre un soir après le travail et, lorsqu'ils étaient partis, il l'avait embrassée. Un peu plus tard, après qu'elle lui avait préparé un bon petit repas (poulet aux pistaches ; ce n'était pas la fille de sa mère pour rien) et qu'il l'avait attirée sur le canapé (Ginny était chez une amie), il lui avait annoncé qu'il était marié.

Elle était déjà pratiquement amoureuse de lui. Il l'avait prise au dépourvu. Et, bien que ça fasse cliché, elle n'avait pas pu le repousser, même si elle en avait eu envie.

Tess regarda les fumeurs jeter leurs mégots et les écraser du pied. Ils disparurent derrière les portes battantes vitrées en discutant. Du bout du doigt, elle toucha les quelques gouttes d'eau qui avaient atterri sur un hortensia en bouton.

Il avait plu un peu plus tôt, soudainement, une folle averse qui n'avait duré qu'un instant. On aurait dit que le ciel était entré en cycle de rinçage. Elle jeta un nouveau coup d'œil à sa montre. Elle devait y retourner. Mais quelque chose lui disait que ce moment pouvait être celui qu'elle attendait depuis si longtemps.

— Pourquoi pas ? Pourquoi ne pourrais-je pas t'accompagner en Sicile ? répéta-t-il.

Tess en eut le souffle coupé.

Un sourire bête lui barrant le visage, elle fonça dans le bâtiment et bondit dans l'ascenseur. Ce n'était pas un rêve. On lui avait légué une villa en Sicile. Et elle allait s'y rendre. Avec Robin. Son sourire s'évanouit quand l'ascenseur émit un « ding » et que la porte s'ouvrit. Il ne lui restait plus qu'à annoncer la nouvelle à Muma...